

**MONSIEUR DAGIMONT,
FACTEUR DU PETIT SOLDAT BELGE.***
(Roberto J. PAYRO, para *La Nación*)

**Bruxelles, entre fin novembre et
début décembre 1914.**

Des scènes déchirantes se déroulaient au bureau d'informations militaires organisé depuis la mi-août. De nombreuses mères, de nombreuses épouses, recevaient comme un coup de poignard en plein coeur, la nouvelle de la mort de leur fils, de leur mari et, rendues folles par la douleur, elles le remplissaient de leurs cris ou tombaient évanouies, incapables d'encaisser debout le terrible coup. Leur désespoir se communiquait aux pauvres femmes accourues, comme elles, en quête de consolation et d'espoir et une angoisse mortelle oppressait toutes les poitrines.

L'atmosphère était effroyable. Dans les rues, à bord des trams bruxellois, elles erraient comme des âmes en peine, noyées de chagrin, secouée de sanglots et en proie à la fièvre de la douleur. Mais quelques-unes de ces afflictions étaient prématurées, quelques-uns de ces deuils n'étaient pas fondés : un rapport erroné, une mauvaise interprétation, faisait passer pour morts les blessés, les prisonniers ou les combattants eux-mêmes. La direction du bureau, en accord avec les autorités, décida à un moment donné de ne plus fournir que des informations relatives aux prisonniers et aux hospitalisés, dont le sort était certain, occultant le nom des morts, jusqu'au moment où ce serait confirmé, afin de ne pas commettre de nouvelles erreurs et de ne pas asséner, dans la précipitation, des coups aussi cruels.

Mais la situation, en l'occurrence, devint plus pénible avec le doute que laissait planer cette discrétion. Nombre de familles se languissaient dans l'attente de nouvelles de leurs proches engagés dans la guerre et, presque toutes, étaient

dans le cas parce qu'aucune correspondance n'était possible avec le Front ; elles supposaient toujours le pire et, terrifiées, voyaient l'étau de la mort se resserrer sur leurs foyers. L'angoisse régnait sur toute la Belgique.

Cette torture se poursuivit pendant de longs, de très longs mois ; septembre, octobre, novembre s'écoulèrent avec la lenteur des jours de supplice. On ne vivait plus : on agonisait ...

Faisant acte d'abnégation, un homme voulut alors soulager, dans la mesure du possible, tant d'anxiété et tant de peine. Monsieur Romain Dagimont – je l'appellerai ainsi pour le moment afin de ne pas le compromettre – fit part à son épouse du projet de gagner les lignes du Front afin de glaner des informations susceptibles de tranquilliser ses amis et, partant, autant de compatriotes que possible. Il emporterait les lettres qu'on lui confierait et il reviendrait avec des nouvelles de tous les petits soldats belges qu'il rencontrerait sur sa route. Madame Dagimont commença

par sursauter et protester. Son époux n'était plus en âge de s'exposer à de tels dangers, de supporter de telles fatigues et n'ayant pas de parents dans l'armée, il n'avait pas à risquer sa vie. Mais, au fond, elle admirait ce projet ; les sentiments généreux ne tardèrent pas à primer et la noble entreprise fut bientôt adoptée, avec son agrément enthousiaste.

Durant cette guerre, l'esprit de sacrifice, l'intelligente initiative humanitaire, la charité, la piété, l'ardeur patriotique, ont rayonné à un grand niveau parmi la femme belge. D'aucunes se sont montrées admirables, sublimes, oeuvrant dans l'ombre, aussi héroïques que modestes, pour le bien de tous.

M. Dagimont, qui porte allègrement ses soixante-cinq ans, se mit aussitôt en campagne. Plusieurs jours durant, il courut de part et d'autre, agile, infatigable, faisant sa récolte, cherchant des recommandations efficaces pour les autorités militaires françaises et belges, des lettres et de l'argent pour les jeunes soldats.

On le voyait passer, grand, enjoué, le pas ferme et le geste sobre, sa chevelure épaisse et fournie, ses grandes moustaches blanches se détachant sur son teint rosé et sans rides, les yeux bruns brillant d'une singulière vivacité sous d'épais sourcils, également blancs. Habitué à marcher des jours entiers sur les âpres côtes des Ardennes ou à travers les landes interminables de la Campine, la fatigue n'avait pas de prise sur lui et il souriait en songeant à son projet, caressant l'idée de rendre heureuses tant de mères, ému et réjoui à la fois. Le soir, il racontait à Madame Dagimont tout ce qu'il avait fait pendant la journée, les recommandations obtenues, les lettres et les demandes d'informations affuant de toutes parts.

- *J'irai avec toi !* – lui déclara un jour, résolument, Madame Dagimont.

Ce fut son tour de protester. Mais ses objections, ses raisonnements, même une colère feinte, furent inutiles. La dame était décidée et il n'avait, lui, pas suffisamment de

courage pour aller à l'encontre de sa volonté.

Cependant, on ne se rend pas aux lignes des alliés comme au Bois de la Cambre. Il faut sortir de Belgique, s'embarquer en Hollande, traverser le canal de la Manche, se faufilant entre mines et sous-marins, prendre pied sur la côte anglaise, la retraverser afin de pénétrer en France par Calais et, là-bas, trouver le moyen d'atteindre les avant-postes qui défendent les ultimes pouces de terrain encore libres de la malheureuse Belgique. La tâche la plus difficile consistant à franchir le cordon de sentinelles allemandes qui, tout le long de la frontière hollandaise, n'est pas continu depuis la Mer du Nord jusqu'à la Prusse rhénane. Il faut disposer d'une autorisation ou s'exposer à de très graves dangers. M. Dagimont accourut, donc, aux bureaux de la Kommandantur et sollicita, pour lui et son épouse, un passeport qui lui fut formellement refusé : il n'avait pas à sortir du pays, lui affirma catégoriquement et sèchement, sur un ton brutal, un officier allemand, bien qu'il alléguât la nécessité de veiller à

ses intérêts en Hollande. Les envahisseurs voient des espions partout, comme ceux qu'ils ont utilisés par milliers, et ils s'efforcent d'empêcher que la moindre information parvienne à l'ennemi concernant la position de leurs forces, de leurs aérodromes, des immenses travaux de fortification qu'ils réalisent sur le territoire occupé, à présent rempli de tranchées préventives en cas de retraite. A de rares exceptions près, personne ne franchit la frontière avec leur autorisation : un vieil homme, dont le fils se mourait à Berg-op-Zoom n'a obtenu son passeport qu'en se mettant à genoux. Mais lui l'a obtenu alors que beaucoup d'autres ne sont pas parvenus avec leurs larmes et leur désespoir à fléchir les officiers du *kaiser*. Même les étrangers neutres n'obtiennent un passeport qu'après de multiples démarches de leurs ambassadeurs, et ce, uniquement pour sortir, non pour revenir. Un plénipotentiaire sud-américain, également accrédité auprès de la Cour des Pays-Bas, vient de se voir refuser le passeport d'aller et retour qu'il sollicitait : ils lui

permettaient de s'en aller mais pas de revenir ... Un correspondant de guerre, récemment arrivé, a décidé de repartir, parce qu'il ne peut circuler qu'accompagné par un officier allemand, ni envoyer ses lettres sans le visa de la censure.

Malgré cela, des journaux français et anglais continuent à parvenir à Bruxelles, parfois en grand nombre, bravant les sévères châtimens infligés aux convoyeurs et vendeurs ; les lettres passent également, au nez et à la barbe de la censure ; et, ce qui est encore plus intéressant, des centaines de jeunes belges s'en vont chaque semaine, répondant à l'appel du devoir et, seule une infime proportion, tombe aux mains des Allemands, malgré leur vigilance. Afin d'empêcher plus efficacement cet exode de futurs ennemis, les Allemands ont placé leurs gardes et sentinelles tellement proches qu'ils peuvent se voir et même se héler, à quelques centaines de mètres en-deçà de la ligne de démarcation, de telle sorte qu'ils puissent faire feu sur un fugitif sans courir le risque

de le blesser ou de le tuer en territoire hollandais ; la nuit, nombre de ces sentinelles disposent de chiens-policiers et de puissants projecteurs balaient sans cesse la zone de leurs rayons lumineux ; de temps à autres, les coups de fusil, rompant brusquement le silence, annoncent que quelque chose bouge, homme ou animal, en direction de la frontière. Comment passent-ils donc ceux qui vont grossir les rangs de la petite et courageuse armée belge ? Je ne le dirais pas même si je le savais, car le rôle de délateur ne m'incombe pas, mais je peux indiquer au passage un moyen aussi simple qu'efficace, en rappelant quels cadeaux aplanissent les difficultés. Il doit y en avoir d'autres, indubitablement, mais beaucoup plus risqués ...

M. Dagimont, après son échec à la Kommandantur, adopta l'un de ces derniers, très satisfait que l'absence de passeport oblige son épouse à rester à Bruxelles. Il n'eut pas beaucoup de peine à la convaincre que, partant avec elle, il doublait le danger et qu'il ne pouvait pas renoncer à son

voyage après avoir fait naître l'espoir chez tant de coeurs angoissés.

Quand il partit, seul et à pieds, Madame Dagimont dut faire des efforts inouis pour étouffer un sanglot et le pressentiment qu'elle ne le reverrait pas. D'un bon pas, il prit la route du nord-ouest, cinglé par la bruine que pulvérisait le vent froid, portant à la main une valise relativement lourde, avec son linge et la correspondance dissimulée dans le double fond.

Son pèlerinage fut long, difficile, accidenté. De temps à autres seulement, entre deux villages, sur la route que les soldats allemands ne surveillaient qu'à l'entrée des agglomérations, il pouvait mettre à profit une charrette qui passait, pour s'alléger de son fardeau et un peu récupérer. Lorsqu'ils approchaient des maisons, il quittait le véhicule, s'éloignait de la route et, par les sentiers ou chemins de traverse, poursuivait sa marche du pas tranquille d'un habitant qui se rend d'une ferme à l'autre, évitant toujours la rencontre

avec les peu aimables sentinelles allemandes. Il mangeait dans l'une ou l'autre métairie le peu qu'il trouvait : un morceau de fromage, une tranche de lard, parfois une croûte de pain, tellement rare alors qu'il n'en trouvait à aucun prix.

Comme il parlait couramment le flamand et qu'il connaissait à fond cette partie du pays, il trouva facilement l'aide nécessaire afin de poursuivre sa route en évitant tous les obstacles. Un nuit, enfin, il traversa la frontière sans être vu et, désormais en Hollande, il se dirigea vers Terneuzen, la petite ville située sur la rive gauche de l'Escaut, reliée à Gand par un canal et un chemin de fer aujourd'hui paralysés, comme tués par le marasme général du pays.

Mais Terneuzen, quand M. Dagimont y arriva, présentait une animation étrange et, dans ses rues édifiées dans le style flamand mais avec beaucoup de caractère, se croisaient des groupes de fugitifs et réfugiés belges, des soldats hollandais, des paysans et des paysannes des

environs, qui accouraient pour vendre les produits de la terre à des prix jamais atteints. Les hôtels et auberges étaient pleins à craquer ; même dans les maisons particulières on logeait de nombreux étrangers, comme durant une foire, et M. Dagimont put à grand-peine dénicher un lit dans une mansarde de l'*hotel van Rotterdam*, où était déjà installé un autre voyageur.

Un peu plus tard, il s'affairait à classer le gros paquet de lettres, quand un des clients qui buvaient tranquillement leur bière en fumant leur pipe s'approcha de lui d'un air un peu mystérieux.

- *Ne le prenez pas mal si je vous adresse un avertissement utile* – dit l'inconnu avec un accent hollandais marqué.
- *Bien au contraire, je vous en serai infiniment reconnaissant* – répondit M. Dagimont, intrigué.
- *Eh bien, vous êtes en train de faire une chose interdite! Ces lettres viennent sans doute de Belgique*

et, comme les représentants de l'Allemagne prétendent qu'il s'agit de contrebande de guerre, notre police peut les confisquer et vous faire de sérieux ennuis. Je vous avertis parce que nous, les Hollandais, nous sommes de tout cœur avec nos frères belges.

M. Dagimont le remercia avec effusion et cacha la correspondance, pendant que le Hollandais poursuivait :

- Si je ne me trompe pas, ces lettres semblent indiquer que vous vous dirigez vers l'Angleterre, peut-être la France ... Mais je ne veux pas vous paraître indiscret ni que vous me preniez pour ce que je ne suis pas, en ces temps où on doit se méfier de tout le monde ... Je souhaiterais seulement vous être utile en quoi que ce soit.

- Après ce que vous venez de me dire, ma méfiance serait impardonnable ... Je me rends au Front belge en quête de nouvelles et de consolation pour les familles de nos petits soldats. Personne ne sait rien d'eux et, comme il y en a

tellement qui sont tombés lors des furieux combats ayant suivi la chute d'Anvers, l'angoisse règne dans tous les coeurs.

*- J'en sais quelque chose, puisque je viens également de Belgique – déclara le Hollandais, qui était un homme de trente-cinq à quarante ans, robuste et corpulent –. Je suis correspondant d'un journal d'Amsterdam et j'ai décidé de revenir en Hollande parce que je ne pouvais pas faire un pas dans votre pays sinon en trompant la vigilance des Allemands, et je ne réussissais que très difficilement et rarement à faire franchir la frontière à mes articles. Comme j'y rapporte la vérité, je suis **persona non grata** aux yeux de l'occupant et ma mission se compliquait de jour en jour, au point de la rendre presque impossible. J'ai dès lors organisé quelques moyens de communication en Belgique, grâce auxquels je resterai plus ou moins au courant de ce qui se produira et je compléterai l'information en interrogeant les voyageurs qui traversent la frontière. Je n'ai pas besoin*

de vous répéter à qui vont mes sympathies ...

- Est-ce que tous vos compatriotes pensent comme vous ? ...

- L'immense majorité. Les classes populaires hollandaises et même la bourgeoisie désirent aider les Belges d'une façon active et efficace, et ce n'est pas par sentimentalisme – bien que le sentiment naturel nous pousse vers nos frères de race – mais parce que nous sommes convaincus que le destin de la Hollande est solidaire de celui de la Belgique. Personne n'ignore les ambitions de l'Allemagne, sa prétention sur les embouchures du Rhin, son appétit aveugle d'obtenir des ports sur la Mer du Nord ; et tout le monde sait que s'ils parviennent à dominer en Belgique, notre pays ne tarderait pas à être également soumis. Les puissances qui n'auraient pas pu empêcher la première phase ne pourraient pas, non plus, empêcher la seconde. Le Hollandais est tellement individualiste, aspire tant à la liberté, comme le Belge, qu'il serait très malheureux sous le régime allemand. En somme, en Hollande, ne sont germanophiles plus ou moins convaincus

que les membres de l'aristocratie protestante, très liée à l'aristocratie allemande. Ces germanophiles font de la propagande contre les Anglais en rappelant la guerre d'Afrique du Sud et l'injuste sacrifice des boers (N.d.T. : d'origine hollandaise ; guerres de 1880-1881 et de 1899-1902) que, nous les Hollandais n'avons pas encore pu oublier. Cela refroidit beaucoup d'enthousiasmes et contribue à faire en sorte que, dans les sphères officielles, prédomine la politique de neutralité même si quelques-uns d'entre nous proclament que l'Angleterre passe au second plan et que la Belgique est en droit d'attendre notre aide fraternelle, qui ne doit pas être entravée par des raisons de quelque ordre que ce soit.

- Je me suis pourtant laissé dire – fit remarquer M. Dagimont –, que le Hollandais est pacifiste à tous crins et qu'il est prêt à faire toutes les concessions avant d'entrer en guerre, pensant que le pire des arrangements vaut mieux que le meilleur des procès. Il semble, également, que les douleurs

et la dévastation imposées si iniquement à notre pauvre Belgique sont considérées ici comme une terrible leçon qui fait souhaiter avec encore plus de véhémence le maintien de la paix.

- Ces idées germent, effectivement, dans quelques cerveaux égoïstes ; mais le peuple ne pense pas comme cela. Quand les Allemands ont envahi la Belgique et qu'ils y ont pénétré en la mettant à feu et à sang, rasant de paisibles villages et massacrant sans raison valable des hommes, des femmes et des enfants, les chefs et les officiers de nos corps d'armée casernés à la frontière ont dû faire des efforts inouïs pour contenir nos soldados afin qu'ils ne se précipitent pas au secours des Belges. Et la population tout entière était du même avis que les soldats ... Dès le début, les fugitifs ont été reçus ici à bras ouverts ... Il existe, donc, une véritable solidarité entre les habitants des deux pays et, si la Hollande avait écouté son coeur, elle aurait pris les armes. Mais le gouvernement connaît ses redoutables responsabilités et il ne

veut pas se laisser piéger dans une aventure qui pourrait être fatale, sans aucun avantage pour personne, étant donné que tout serait aléatoire, tant pour les uns que pour les autres. Par ailleurs, il n'y aurait pour le moment aucun prétexte pour prendre parti.

- Croyez-vous, dès lors, que si demain on méconnaissait ou portait atteinte aux droits et aux libertés de la Hollande, cette dernière se dresserait contre l'Allemagne ?

- Cela ne fait pas le moindre doute à mes yeux. Si notre neutralité est violée, nous recourrons immédiatement aux armes que nous avons déjà empoignées afin d'être prêts à toute éventualité. Vous venez de voir nos jeunes soldats dans les rues de Terneuzen : on assiste au même spectacle tout le long des frontières et dans toutes nos villes. L'armée est mobilisée et prête à entrer en action.

M. Dagimont faillit demander au journaliste comment il expliquait dès lors que, en Belgique, on considérait comme étant un fait acquis, et on l'affirmait catégoriquement, qu'une

bonne partie des troupes allemandes d'invasion avait foulé le sol hollandais afin de franchir plus rapidement la frontière, que de longs convois nocturnes, remplis de soldats et de matériel de guerre étaient passés silencieusement par Maastricht, que des bataillons l'avaient traversée à pieds en direction de Moulund et Visé, ce que nombre de témoins assuraient pouvoir prouver au moment opportun. Il se souvenait : de ce que l'on avait dit du prince consort, ardent germanophile, dont les indiscretions avaient amené la reine à le rappeler à l'ordre ; de l'approvisionnement de l'Allemagne sous forme de marchandises et de vivres hollandais ; de l'existence notoire de stations allemandes de télégraphie sans fils sur la côte et d'autres moyens multiples d'information dans tout le reste du pays. Cette neutralité, cette amitié paternelle dont se targuaient les Hollandais, le laissaient sceptique. La situation était si propice pour que ce peuple de commerçants fasse des affaires!... Il est vrai que les réfugiés belges sans ressources étaient aidés et hébergés immédiatement (**N.d.T.**) ; mais il était

également vrai que ceux qu'avaient favorisés la fortune avaient été écorchés par des marchands sans scrupules qui, comme à Flessingue (**N.d.T.** : Vlissingen), parvenaient à faire payer dix et vingt francs pour un mauvais fauteuil où passer la nuit, tandis que les hôtels regorgeaient de fugitifs ... Il comprenait cependant que les Hollandais préférassent la paix et fissent tout ce qui était humainement possible pour la maintenir, tant qu'ils ne recevraient pas un affront public, et il entrevoyait le danger de la situation : si la Hollande favorisait ouvertement l'Allemagne, les alliés (et surtout l'Angleterre), ne manqueraient pas de la priver de sa principale source de richesse : ces colonies opulentes, laissées quasi sans défense, et dont la possession ne lui est assurée que grâce à la bienveillance des puissances ; en revanche, si elle se déclarait en faveur des alliés, les troupes allemandes envahiraient son territoire continental et, malgré les inondations, raseraient la moitié du pays comme elles venaient de le faire pour la Belgique ...

Rendu perplexe par ces réflexions et reconnaissant la manifeste bonne volonté du journaliste, M. Dagimont ne voulut pas le déconcerter en les aventurant sur ce terrain scabreux et il prit pour argent comptant ses réponses : la violation du territoire hollandais par les Allemands était fausse ; le prince consort allemand n'avait aucune influence politique ; la Hollande ne ravitaillait pas l'Allemagne mais elle était obligée, par les traités, à laisser passer les marchandises de transit que cette dernière recevrait de n'importe où ; et, quant à l'exploitation des réfugiés, il y a toujours dans un pays des gens capables de profiter du malheur d'autrui, sans que ces exceptions puissent, si on est juste, ternir la réputation de la majorité.

Changeant donc de sujet de conversation, il demanda quand il y avait des bateaux à vapeur de Flessingue pour l'Angleterre.

- *Tous les jours.*
- *Et de Terneuzen à Flessingue ?*



- *Il y en a quotidiennement plusieurs mais vous ne pourrez pas partir aujourd'hui, parce que le dernier vient de lever l'ancre. Si vous partez tôt demain, j'aurai le plaisir d'être votre compagnon de voyage,*

car je vais rendre visite aux campements de réfugiés.

- *A quelle heure est le départ ?*

- *A huit heures. Et nous arriverons vers dix heures, s'il n'y a pas de contretemps.*

Après avoir classé la correspondance dans sa chambre, M. Dagimont prit place à la table du journaliste hollandais. Le repas était à peine moins qu'abominable : de la viande dure comme une semelle nageant dans de la margarine, de vieux légumes, de la verdure fanée. L'addition fut le seul élément qui fit référence à un banquet ...

Le lendemain matin, ils prirent le petit bateau à vapeur de Flessingue, qui se remplit de passagers. Le flux intensif, provoqué par la guerre n'avait pas encore cessé qui, au début, faisait partir les bateaux chargés à ras bord de gens, dans un entassement confus d'hommes, de femmes, d'enfants, sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient sur eux, agités par l'angoisse de l'heure tragique et fuyant devant l'invasion dévastatrice, la bataille et l'incendie ... Le

bateau se mit à descendre l'Escaut, dont les rives monotones, n'offrant pas plus de variété que quelques dunes jaunâtres, s'écartent l'une de l'autre, laissant s'épancher davantage le fleuve, dont les puissances ont confié aux Hollandais le soin de garder l'embouchure.

On ne parlait pas encore du passage de sous-marins allemands, dissimulés par des navires marchands dans les eaux du fleuve neutre afin d'aller ravager la Mer du Nord, mais le petit bateau à vapeur rencontra près de la côte de l'île de Walcheren une mine flottante allemande, dont il évita soigneusement le contact. Pour l'essentiel, ce dispositif consiste en deux cylindres métalliques de la taille d'une barrique, unis entre eux au moyen de chaînes ; le cylindre supérieur, qui est vide, empêche que coule le cylindre inférieur, chargé de puissants explosifs et parsemé sur son pourtour de détonateurs qui, au moindre choc, font exploser la machine infernale.



Ils ne tardèrent pas à arriver à Flessingue, petite ville de quelque vingt mille habitants, qui somnole la majeure partie de l'année, près de l'embouchure de l'Escaut qui, dans ces parages, fait plus de quatre kilomètres de large ; elle ne se réveille qu'en été, galvanisée par l'affluence des baigneurs. Mais, à ce moment-là, elle présentait un aspect d'animation fébrile et simultanément lamentable, à cause de l'irruption inopinée des malheureuses familles de paysans flamands, qui ont dû s'y réfugier, sans vêtements ni ressources d'aucun sorte, se fiant seulement à l'hospitalité d'autrui, à la bienveillance de leurs voisins, préoccupés par un danger plus grand que celui de l'incertitude du lendemain. Dans leurs foyers, ils étaient menacés par la faim, le feu, le massacre ... Ils vivaient dans des baraquements improvisés avec des planches mal unies par les interstices desquelles s'infiltrait le vent, sous un toit de zinc sur lequel se condensait l'humidité pour retomber ensuite sous forme de pluie, transformant bientôt le sol de terre battue en borbier.

En guise de lit pour les réfugiés, on avait étendu le long des murs une épaisse couche de paille que l'on ne remplaçait jamais ; ils vivaient dans le désordre et la promiscuité les plus complets sans que l'on se souciât de l'hygiène ni de la morale.

Quelques poêles enfumaient plus qu'ils ne réchauffaient ces recoins, scènes d'un des épisodes les plus lamentables et les plus irritants de la guerre, et les pauvres fugitifs, hommes et femmes, vieillards et enfants, se regroupaient autour du feu, silencieux et passifs, le visage crispé par une hébétude angoissée. D'autres erraient dans les rues, à pas lents, les épaules affaissées et les bras ballants, sans savoir que faire, jusqu'à l'heure du repas que l'on préparait négligemment, dans des hangars adjacents aux barraquements. D'autres enfin, plus animés, formaient des cercles, se communiquant les nouvelles et les mensonges habituels et, dans leurs yeux bleus et clairs de Flamands, brillait une lueur d'espoir. L'amertume de l'ostracisme allait cependant se prolonger

indéfiniment, augmentant leur misère de jour en jour ...

Confronté à ce spectacle, M. Dagimont comprit mieux que jamais l'horreur de la guerre et il ressentit de la pitié jusqu'au fond de l'âme.

- *Je comprends – dit-il au journaliste – les insurmontables difficultés que l'on a dû résoudre pour loger à l'improviste tant et tant de malheureux et pour leur fournir le strict nécessaire afin qu'ils ne meurent pas de faim et de froid. L'hospitalité hollandaise a été salvatrice pour eux et nous, les Belges, n'en serons jamais assez reconnaissants ! Mais ... ne vous semble-t-il pas que ces malheureux seraient beaucoup mieux s'ils bénéficiaient d'un peu d'hygiène ? ...*
- *Je veux croire – répondit le Hollandais, quelque peu piqué à vif – que ce n'est pas partout comme ici et que les conditions, évidemment mauvaises, dans lesquelles se trouvent les réfugiés belges de Flessingue, sont seulement dues au grand nombre qui y affluent, alors*

que personne ne les attendait : on n'aura matériellement eu ni le temps ni les ressources pour faire mieux. Malgré cela, je ne cesserai pas de faire de la propagande dans le journal au bénéfice de nos hôtes et de notre réputation, qui est également en jeu.

- *Je ne me suis pas permis de formuler une critique – s'excusa M. Dagimont –. Mes paroles signifiaient seulement que, probablement, ceux qui accordent cette hospitalité providentielle, ceux qui la rendent possible grâce à leurs actions, n'ont pas chargé de les prodiguer des gens capables de l'organiser comme il se doit. Sans doute cela fonctionne-t-il bien où c'est encadré.*
- *Nous pourrions nous en assurer personnellement, si vous voulez m'accompagner jusqu'à Middelburg, puisque le bateau à vapeur pour Folkestone ne part que demain. Il y a là-bas d'autres campements et j'espère que les conditions y seront meilleures.*

M. Dagimont accepta et tous deux partirent immédiatement pour Middelburg, qui se trouve à faible distance et où ils arrivèrent avant l'heure du repas.

Le cadre y était complètement différent. Les dames hollandaises de la capitale de la Zélande avaient organisé avec zèle le service de secours aux réfugiés belges, à qui le nécessaire ne faisait pas défaut en de telles circonstances. Les logements étaient propres et relativement confortables, on veillait à l'hygiène avec sollicitude, et les fugitifs recevaient les pièces de vêtement qui leur manquaient, car nombre d'entre eux avaient fui au milieu de la nuit, sautant hors du lit en étant éveillés par le canon, se couvrant à peine avec le premier vêtement qu'ils rencontraient, sans veiller, dans la panique, à s'en pourvoir d'autres. La nourriture, abondante et saine, était soigneusement préparée, sous la surveillance et avec la collaboration des mêmes dames, et M. Dagimont et le journaliste hollandais, qui mangèrent avec les réfugiés, eurent droit à une savoureuse soupe de riz

et de légumes, à un succulent ragoût de mouton avec des pommes de terre, à un morceau de fromage et à une petite tasse du café noir, épais et parfumé que l'on prend en Hollande, – normalement avec une bonne portion de crème de lait –, sauf que, cette fois, et pour des raisons que l'on comprendra, la crème n'apparut pas.

Ils repartirent donc très satisfaits d'avoir vu et constaté que, à Middelburg, la situation des fugitifs belges était loin d'être aussi pénible qu'à Flessingue et ils en déduisirent que, dans le reste du pays, il devait en aller de même. D'après nos informations, c'était le cas, le pays, étant parsemé de camps de réfugiés, à part l'une ou l'autre malheureuse exception. **(N.d.T.)**

En quittant le refuge, comme on était jeudi, M. Dagimont trouva la petite ville très animée et bouillonnante. De nombreux paysans, hommes et femmes, ayant revêtus les pittoresques habits régionaux, avaient accouru au marché hebdomadaire du beurre et les petits enfants

déferlaient dans les rues en chantant, criant, sifflant et faisant un bruit infernal. Dans les villages hollandais, à certaines heures de la journée, il semble qu'il n'y ait plus que des petits enfants qui soient maîtres et seigneurs des rues et des places. C'est émouvant mais cela finit par être fatigant.

De retour à Flessingue, M. Dagimont n'eut pas d'autre solution que de tuer le temps en fumant sa pipe au bar de l'hôtel et à parler de la guerre avec quelques réfugiés car son compagnon, le journaliste hollandais, était retourné à Terneuzen, où il avait son quartier général. Les heures s'écoulèrent lentement, ennuyeuses, mais la journée finit par toucher à sa fin et le sommeil vint à point pour écourter le temps d'attente.

L'hôtelier se fit payer ce qu'il voulut pour un mauvais repas, incomparablement d'une qualité inférieure à celui des réfugiés de Middelburg, et pour un mauvais lit d'une propreté douteuse, dans une chambre ressemblant à la cabine

d'un bateau de pêche.



Le bateau à vapeur effectuant la navette entre Flessingue et Folkestone, sur lequel il s'embarqua, n'était pas mal mais il

débordait littéralement de passagers. Il battait pavillon hollandais. Au cours du trajet, ils rencontrèrent pas moins de cinq mines flottantes, que le pilote évita grâce à d'habiles manoeuvres. Deux vigies, fréquemment relevées pour éviter la fatigue des yeux, scrutaient les eaux du canal, afin de signaler au commandant tout objet suspect ; les passagers ayant le plus de sang-froid se penchaient aussi sur les bastingages, aux aguets ; les craintifs préféraient ne pas voir ; certains luttaienat contre la peur et le mal de mer, maux terribles, qui s'aggravent mutuellement. La vigilance ne se relâcha pas un instant : il en allait de la vie de tous.

M. Dagimont comptait s'embarquer pour la France dès qu'il arriverait à Folkestone, parce que l'arrivée du bateau à vapeur de Flessingue coïncidait toujours avec le départ de celui de Calais. Mais il fut déçu de voir, lors de l'entrée dans la rade, que le bateau à vapeur anglais croisait le sien. Un officier du bord lui en expliqua la raison :

- *C'est un ordre* – lui dit-il – *des autorités militaires*

anglaises. Comme l'espionnage est permanent, malgré toutes les précautions, elles veulent au moins le diminuer dans la mesure du possible et, en faisant en sorte que le départ du bateau à vapeur pour la France ne coïncide plus avec l'arrivée des bateaux à vapeur hollandais ; elles ont ainsi tout le temps nécessaire pour examiner à l'aise les papiers des voyageurs et leurs bagages à fond, pendant les vingt-quatre heures que dure leur séjour forcé à Folkestone. C'est quelque chose que l'on n'avait jamais vu dans la libre Angleterre. Comme les temps sont pénibles! ...

Une fois débarqué, M. Dagimont songea qu'une autre journée d'ennui mortel l'attendait ; mais, s'armant de patience et surmontant ses préoccupations, il put passer quelques heures relativement agréables, flânant parmi les escarpements de la côte, à partir desquels on jouit d'une vue splendide sur la mer et la côte est parcourue par de confortables tramways électriques.

Folkestone était devenue une colonie de la bourgeoisie

belge et nombre de réfugiés, qui bénéficiaient de la généreuse hospitalité anglaise, étaient des gens de position pécuniaire très aisée, qui s'étaient expatriés en fuyant, davantage que les dangers, les inconvénients de la guerre. D'autres malheureux ne pouvaient pas faire autrement, après que l'ennemi a rasé leur maison et les a privés de leurs biens par le feu et les réquisitions.

L'hospitalité anglaise s'est montrée tout bonnement admirable pour tous les Belges, sans exception. Les simples particuliers ont rivalisé pour transformer leur exil plus ou moins forcé, selon les cas, en une agréable parenthèse de vie, davantage qu'en une période d'inquiétude et d'amertume. Rien ne semblait suffisant (aux yeux des Anglais) pour s'empressez auprès de leurs hôtes et ils les traitaient, plus que comme des alliés, comme des frères très chers. Des maisons confortables, des palais entiers, étaient mis à leur disposition avec tout le nécessaire, depuis les domestiques jusqu'à la garde-robe, le garde-manger et l'approvisionnement

quotidien, sans pour autant avoir besoin de plus de présentation ni de recommandation que le fait d'être fugitif belge. Les garçonnets et les fillettes étaient placés dans les meilleurs collèges, dans les meilleurs pensionnats, et les familles étaient entourées de la plus amène, aimable et discrète société. On réserva si bon accueil qu'ils furent nombreux à abuser, profitant sans nécessité de cette nouvelle sorte de profession ou, plutôt, de sacerdoce, d'être "*réfugié belge*". Je connais des familles qui vivent encore aux crochets de l'hospitalité anglaise, bien qu'elles perçoivent régulièrement leurs rentes ou une grande partie d'entre elles, privant d'autres, plus pauvres des bienfaits de cette charité mal ordonnée. Mais l'Anglais ne se plaint pas. Au contraire, un surprenant article du *Times*, paru dans les premiers mois de l'ostracisme (N.d.T. : 14 septembre 1914), déclarait que personne en Angleterre ne devait se plaindre, même si les Belges commettaient des abus, tant on leur devait. Je n'ai jamais lu de plus nobles paroles.

M. Dagimont retrouva à Folkestone certains riches bruxellois de ses relations, qui s'étaient échappés bien avant de courir un danger et qui croyaient ou feignaient de croire qu'ainsi ils sauvaient la patrie.

- *Vous vous êtes enfin lassé du régime allemand ?* – lui demandaient-ils ironiquement.

- *C'est très dur* – se bornait à répondre M. Dagimont –, *mais il n'est pas possible de remettre tout volontairement aux mains de l'ennemi, lui aplanissant le terrain pour la conquête et l'annexion.*

- *Ceux qui restent ne sont pas des patriotes, puisqu'ils se soumettent. Tout le monde devrait, à cette heure, avoir quitté le pays, pour ne pas servir les Allemands.*

- *Vous n'avez pas raison* – répliquait le vieil homme –. *Ceux qui ont fui sans nécessité, devant un danger inexistant ou lointain et vague, ont fait une chose contraire à leur devoir, qui était de rester pour soutenir et reconforter le courage du peuple et veiller dans la mesure du possible à*

ses intérêts matériels et moraux. Les huit millions d'habitants de Belgique ne pouvaient pas quitter le territoire, ils n'auraient jamais eu d'endroit où se réfugier. Le plus considérable des exodes aurait toujours laissé dans le pays beaucoup plus de la moitié de la population, et la moitié la plus pauvre, la plus ignorante, la plus faible. L'occupant aurait fait avec elle ce qu'il aurait voulu, alors que maintenant il doit lutter sans arrêt contre la formidable force d'inertie qu'on lui oppose.



Les paroles de M. Dagimont étaient d'or. "*Pelopidas*", dit Plutarque, dans la biographie qu'il lui a consacrée (N.d.T. : *Vies des hommes illustres*, V, 7, VII), s'adressant

aux réfugiés thébains "(...) les excitait chacun en particulier; et les ayant tous réunis, il leur représenta qu'il n'était ni honnête ni juste de voir avec indifférence leur patrie dans l'esclavage, et soumise à des étrangers ; tandis qu'eux-mêmes, contents d'avoir sauvé leur vie, ils ne devaient qu'aux décrets d'Athènes une existence précaire, réduits à faire servilement la cour aux orateurs et à ceux qui avaient le talent de persuader le peuple." Plutarque, ou plutôt, Pelopidas, voulait qu'ils aillent combattre mais, parmi les réfugiés belges, il y en avait aussi qui auraient pu et dû courir s'enrôler dans les armées alliées.

Autant que je sache, ceux qui sont restés en Belgique parce qu'ils ne pouvaient pas prendre les armes ont fait acte de patriotisme en opposant à l'envahisseur leur résistance passive mais incoercible, contre laquelle les Allemands exercent vainement leur furie ; leur action est aussi noble et aussi fructueuse que celle de ceux qui sacrifient leur vie dans

les tranchées. Ceux qui ont été chassés de leurs foyers détruits et ont fui, en quête d'un refuge en terre étrangère, sans ressources pour revenir, n'étant pas en conditions d'empoigner un fusil, sont de simples victimes d'une catastrophe, dignes de la plus profonde pitié. Mais les mots qu'il faudrait pour qualifier ceux qui ont fui, en étant habités seulement par le désir de mettre en sécurité leurs vies et leurs biens, sont trop durs pour être écrits ...

M. Dagimont renonça à continuer de discuter et il s'isola le reste de la journée. Il ne faut pas tenter de convaincre celui qui se condamnerait en étant convaincu.

A petit jour suivant, il courut jusqu'au port afin de s'embarquer sur le bateau à vapeur à destination de Calais. Dans la mesure où il s'était rendu auparavant, à plusieurs reprises, en Angleterre pour ses affaires, il aurait été très surpris en d'autres circonstances par les formalités auxquelles devaient se soumettre les voyageurs, qui s'étaient toujours embarqués librement, au terme d'une sommaire inspection

par les douaniers. Cette fois, non seulement on examina minutieusement les papiers de chacun, vérifiant s'ils provenaient de l'autorité compétente, s'ils portaient tous les cachets nécessaires et si la filiation correspondait exactement avec celle de l'intéressé, mais on enregistra encore consciencieusement les bagages, sans négliger de scruter le moindre recoin de valise ni fond de sac. Les douaniers zélés recherchaient de la contrebande de guerre même dans les éléments des chemises, et chaque voyageur était pour eux un espion présumé, même s'il s'agissait d'un sujet du roi George V lui-même. Mieux vaut prévenir que guérir ou réprimer. Mais l'on consacra à cela des heures entières et il était déjà tard lorsque le bateau à vapeur leva l'ancre en direction de Calais.

Le bateau était plein de soldats, vraisemblablement anglais, à en juger par leur uniforme kaki. M. Dagimont les observait avec intérêt. Ils étaient majoritairement jeunes, robustes, les membres musclés, les visages francs, ronds et



rubiconds. Il leur trouvait un certain air de ressemblance avec ses compatriotes, et elle était sans doute due aux origines relativement communes. Souhaitant connaître l'état d'âme des volontaires britanniques, il essaya d'engager la conversation avec l'un d'eux et il rechercha celui à l'aspect le plus affable.

Ayant opéré son choix, il adressa la parole à l'élue dans

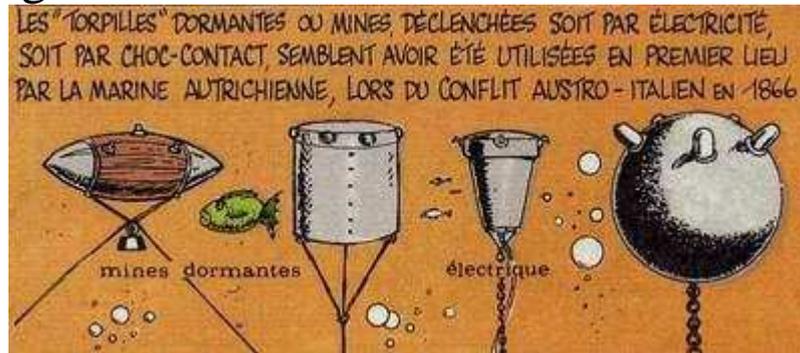
son mauvais anglais. Le petit soldat, pétrifié, le regarda avec autant de surprise que s'il lui avait parlé en japonais. Modestement et s'efforçant de prononcer un peu mieux, M. Dagimont répéta deux fois son entrée en matière, accueilli par une égale stupéfaction de la part de son interlocuteur, qui resta bouche bée pour finir par s'exclamer, avec le plus authentique accent des Marolles (**N.d.T.** : quartier de la *Rue Haute* à Bruxelles) :

— ; *Nom de D... ! Je ne comprends que le français.*

C'était un volontaire belge, équipé en Angleterre comme de très nombreux camarades, portant l'uniforme britannique. Tous les autres soldats présents à bord appartenaient au même contingent. Le nombre des volontaires belges enrôlés depuis qu'a commencé la guerre – et particulièrement depuis l'occupation allemande – augmente sans cesse, et il ne tardera pas à atteindre cent mille. (**Note de l'auteur**)

Une des vigies signala à ce moment-là la proximité d'une mine flottante. Le bateau à vapeur réduisit sa vitesse et

continua à s'approcher avec précaution pour tenter de la détruire. Lorsqu'ils furent à bonne distance, plusieurs bons tireurs commencèrent à ouvrir le feu sur le flotteur de l'appareillage infernal avec leur *mauser*.



Bien que presque tous les tirs touchassent la cible, les projectiles étaient si petits que, perforant le *couvercle* sur la ligne de flottaison, ils ne firent que des trous juste suffisants pour que l'eau l'envahisse et qu'elle coulât à pic. La fusillade dura vingt minutes et la mine flottante finit par s'enfoncer, hors d'état de nuire.

Sans autre contretemps, ils arrivèrent à Calais, où ils durent se soumettre à un examen et à un enregistrement encore plus sévères, comme si c'était possible, que ceux

subis à Folkestone. L'attente énervante se poursuivit longtemps, car il y avait de nombreux passagers et l'opération était très lente et minutieuse. M. Dagimont fut enfin libre et put pénétrer dans la ville, pleine de soldats en uniforme belge, cet uniforme qu'il n'avait plus revu depuis la déclaration de guerre (**N.d.T.** : ultimatum du 2 août 1914), à part celui porté par les officiers du ministère, et ce jusqu'au moment où le gouvernement s'est retiré à Anvers (**N.d.T.** : 18 août 1914). En Belgique, on entend parler de l'armée nationale, de ses exploits, de ses souffrances ; de temps en temps, on lit en cachette un journal français ou anglais qui en fait les louanges, mettant en évidence ses grandes qualités, mais cette troupe vaillante, faisant preuve d'abnégation, est trop lointaine, on n'en sait que trop de choses pour que sa présence n'éveille pas de surprise et un trop-plein d'émotions. C'est ce que ressentit M. Dagimont en rencontrant un groupe d'officiers, vers lesquels il courut, les larmes aux yeux, pour les féliciter.

- *Nous ne méritons pas ces félicitations – dit l'un d'eux, en lui serrant la main – et ne pourrions les accepter que si nous étions ridiculement vantards. Tous tant que nous sommes ici appartenons simplement aux services auxiliaires, ne sommes que des rouages de la machine administrative. Les courageux, les héros qui ne sont plus sur la ligne de Front, sont morts en luttant ou prisonniers de l'ennemi. Ceux qui se trouvent dans les tranchées, défendant le dernier morceau de notre sol souffrent beaucoup et nous avons de la compassion pour eux mais nous les envions aussi. Pendant nos longues heures d'oisiveté forcée, agités et nerveux, nous avons l'impression de ne pas remplir notre devoir. On nous dit en vain que nos services sont nécessaires ici, parce que nous ne croyons pas en l'importance de notre action, considérant que la seule chose à faire est de se battre. C'est pourquoi nous envions nos braves camarades des tranchées, qui mènent une vie intense et dont la*

conscience doit, elle, être complètement tranquille car, jusqu'aux périodes de trêve, leurs privations et leur inconfort sont tels qu'ils supposent un inébranlable esprit de sacrifice ...

Après cette discussion qui l'émut profondément, M. Dagimont se mit en quête de l'autorisation qui lui permettrait d'aller jusqu'aux tranchées, ce qui ne lui fut pas très difficile grâce aux recommandations qu'il avait avec lui. De sorte que, quelques heures plus tard, il put se diriger en automobile vers Furnes (**N.d.T.** : Veurne), la petite capitale de l'unique région belge que los Allemands n'avaient pas conquise.

Furnes, comme on le sait, est une jolie et paisible ville flamande pleine d'anciens souvenirs historiques et architecturaux, dont les flegmatiques habitants ont été qualifiés par leurs compatriotes de "*slapers van Veurne*" ou "*dormeurs de Furnes*". La population se réveille pourtant, au moins une fois l'an, le dernier dimanche de juillet,

quand a lieu la fameuse *Procession des pénitents* (**N.d.T.** : *Boetprocessie*), qui rivalise avec celle, encore plus célèbre, d'Oberammergau en Allemagne, qui attire de toute la Belgique des milliers de fidèles et de curieux et que je dois décrire en des temps plus paisibles, s'il échet. Elle a également été réveillée, à d'autres reprises, par le fracas des combats. Les Normands, qui en firent plusieurs fois la victime de leurs déprédations, dévastèrent au neuvième siècle le sanctuaire de la Vierge, incendièrent les maisons et égorgèrent une bonne partie de la population. Baudouin Bras de Fer la fortifia ensuite, comme à Bruges, en faisant



une des meilleures places fortes de Flandres. Les fils de Furnes combattirent plus tard lors des batailles des Eperons d'Or (**N.d.T.** : 11 juillet 1302) et de Cassel ; aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, la ville, prise par les Gueux en 1566, fut le théâtre de fréquentes guerres. Enfin, en 1793 les troupes de la République Française s'emparèrent d'elle et, en 1798, elle se souleva contre le régime de la Terreur, prenant part à la *Guerre des Paysans* (**N.d.T.** : *Boerenkrijg*).

Il est curieux d'apprendre que Furnes, capitale actuelle de la "*Belgique belge*", de la Belgique encore libre, a successivement appartenu aux Pays-Bas, à la France (1646), aux Pays-Bas espagnols (1659), à la France (1668), à l'Espagne (1713), à l'Autriche (1715), à la France (1744), à l'Autriche (1748), à la France (1793), à la Hollande (1815) et, enfin, à la Belgique (1830), dont elle est le dernier bastion en 1914.

M. Dagimont eut beau accélérer la vitesse de son automobile : il ne put pas arriver à Furnes avant huit heures

du soir, tant il y avait du trafic, dont d'autres véhicules de l'armée qui saturaient les routes. Ce contretemps devait lui créer de sérieuses difficultés car la circulation dans la ville était strictement interdite à partir de cette heure et les hôtels, bondés, ne pouvaient pas recevoir un seul hôte supplémentaire. Par chance, son *chauffeur* connaissait une vieille célibataire flamande qui accordait le gîte et il le conduisit à sa chaumière. Bourrue et farouche, la vieille reçut M. Dagimont comme un ennemi, l'examinant de la tête aux pieds, avec méfiance et irritation, mais elle finit par lui dire que la chambre était libre et qu'elle la lui céderait à condition qu'il lui paie dix francs par jour, prix exorbitant à Furnes, car même le fameux *hôtel de la Noble Rose* ne fait payer, en temps normaux, que cinq francs pour la pension complète. Mais la vieille ajouta, comme pour atténuer la *douloureuse* :

- *Dix francs ... petit-déjeuner compris.*
- *A propos de déjeuner* – lui dit M. Dagimont, acceptant

tacitement ses conditions exorbitantes – *pouvez-vous me donner quelque chose à manger ?*

- *Je n'ai rien à manger.*
- *Ne fût-ce qu'un morceau de pain ? ...*
- *Nous sommes rationnés et il ne me reste même pas une mie de pain.*
- *Une tasse de café ou de thé ? ...*
- *J'ai éteint le feu et le charbon se fait rare ; il faut l'économiser.*
- *Je vais donc aller dormir.*
- *C'est la meilleure chose que vous puissiez faire.*

Il gagna une soupente humide, glaciale et sale, que l'absence de meubles semblait rendre énorme ; voyant que les draps conservaient les traces du passage de plusieurs victimes antérieures, il se coucha tout habillé, essayant de trouver le sommeil, satisfait malgré tout, en voyant que l'accomplissement de sa généreuse mission était proche. Mais la faim et le froid le condamnèrent à une nuit blanche.

Le petit-déjeuner se composa du plus mauvais des pains (à base de son plutôt que de farine), de graisse rance au lieu de beurre, de café trouble et aqueux au goût de lavette de cuisine. Son appétit était cependant tel qu'il fit contre mauvaise fortune bon cœur et, ayant repris des forces, se remit en route, à pieds, portant à la main sa lourde valise, en direction de Pervijze, qui se trouve à deux lieues plus ou moins de Furnes, les corps d'armée belges qu'il voulait rencontrer étant dans ses environs.

La route était semée d'embûches : des automobiles lancées à toute vitesse, des charrettes chargées de munitions et de victuailles, des gardes qui arrêtaient presque à chaque pas les voyageurs pour exiger leurs papiers et leurs laisser-passer, des soldats qui se reposaient sur le bord du chemin, des bataillons qui allaient s'installer dans les tranchées et en croisaient d'autres, qui retournaient à Furnes pour bénéficier d'un court repos bien mérité, ces derniers étant couverts de boue, les uniformes en lambeaux, les traits tirés et pâles.

Obligé d'avancer très lentement au milieu de ces allées et venues incessantes, sa lourde valise sur les épaules, M. Dagimont pensait qu'il n'arriverait jamais au bout de son voyage quand le rejoignit une longue file de petites charrettes tirées par de grands chiens comme des bouviers des Flandres et conduits par des soldats des lignes de Front, qui acheminaient des vivres aux tranchées. Dès qu'il les vit, il songea qu'il pouvait tirer parti de la rencontre et il noua la conversation avec le caporal qui commandait le curieux convoi.

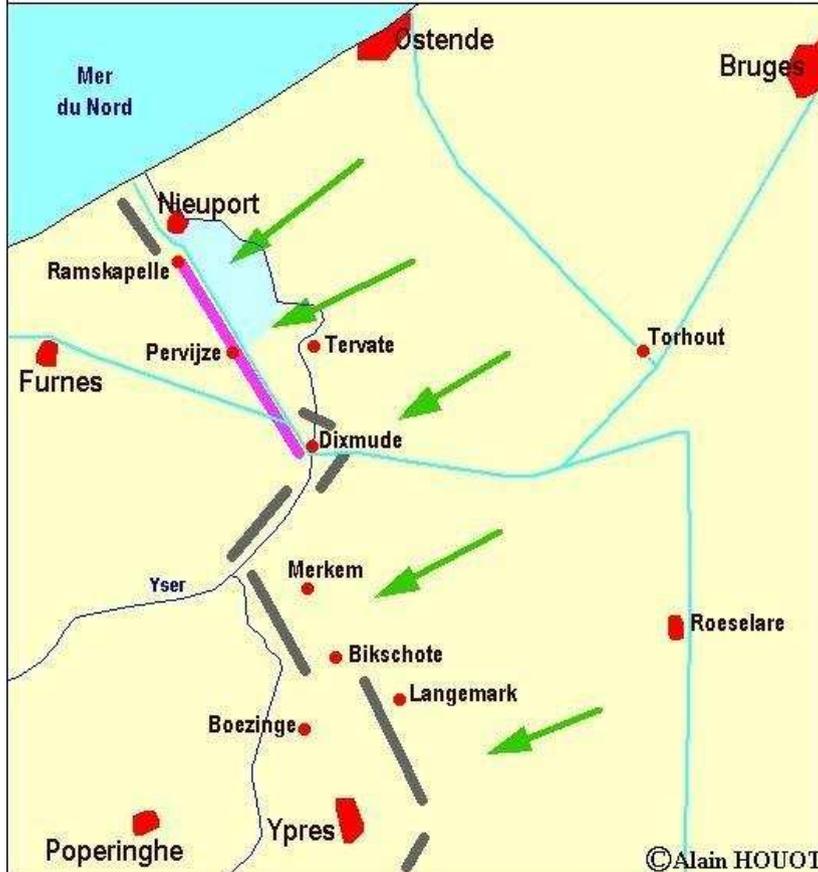
Lorsque le brave vétérán apprit qu'il transportait des lettres, apportait des nouvelles et de l'argent à ses camarades du Front, qu'il avait l'autorisation en bonne et due forme pour s'y rendre et qu'il se chargerait volontiers d'emporter, au retour, des lettres pour leur famille, il se montra empressé, ému de sympathie, et il l'invita à déposer sa valise dans l'une des petites charrettes. M. Dagimont accepta avec reconnaissance, fort content non seulement de se débarrasser

d'un poids abrutissant mais également de faire en quelque sorte partie du convoi, ce qui le dispenserait du continuel et ennuyeux examen de ses papiers. Les petits soldats de la colonne ne tardèrent pas à connaître le motif de sa présence dans ces parages, nouvelle qui se répandit de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair et le vieil homme plein d'abnégation dut leur distribuer les feuilles de son carnet afin qu'ils écrivent à leurs familles, désolées de ne rien savoir d'eux depuis de si longs mois ... Les voir la mine réjouie, tandis qu'on leur remettait leurs missives, était déjà une récompense mais celle qu'il recevrait, lors du retour en Belgique occupée, de tant de mères, de tant d'épouses, de tant de fiancées, serait plus grande encore ...

Il arriva, donc, sans encombre au village de Pervijze, désormais célèbre en raison de l'héroïque défense du passage de l'Yser, menée par les Belges au mépris de leur vie, résistant aux assauts furieux et sanglants des troupes

La Bataille de l'Yser

16 - 31 octobre 1914



©Alain HOUOT

- | | |
|---|--|
|  Forces françaises |  canaux |
|  Forces belges |  zones inondées |
|  Offensives allemandes | |

allemandes. Le village n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes et ses décombres servaient d'unique monument funéraire à de nombreux braves tombés en combattant pour le dernier recoin de la patrie envahie et baignée de sang. Rien ne restait debout, sauf les **infor- [...] dos** (**N.d.T.** : il manque des mots dans l'article originel) ; même les combats d'Elewijt et d'Eppeghem (**N.d.T.** : alentours de Bruxelles), terribles pourtant, n'ont pas rivalisé avec eux, ni au niveau de la violence de l'attaque ni au niveau de l'héroïque obstination de la défense.

Monsieur Dagimont contemplait, ému et plongé dans ses pensées, les décombres au ras du sol, seuls vestiges de ce qui fut le village de Pervijze, quand le capitaine L., qui était de ses amis, s'approcha de lui.

- *Vous ici ! – s'exclama le capitaine en le reconnaissant – Venez-vous vous engager ?*
- *Mon âge ne le permet plus, malheureusement. Je ne pourrais pas, comme vous, vivre entre l'eau et la boue*

et je serais un fardeau plus qu'une aide. Je viens apporter des lettres de la famille de nos petits soldats ...

- Ils vont vous recevoir comme le Messie. Ici, nous sommes tous comme coupés du monde, sur une autre planète, loin, très loin, de tout ce que nous aimons ... Avez-vous quelque chose pour moi ?

- Deux ou trois lettres que je vous donnerai dès que nous serons dans un endroit où je pourrai retirer la correspondance de la valise ... Il semble que, ici, on a combattu très sérieusement ... Nous en avons eu des échos mais nous ne croyions pas que la lutte avait été si féroce ...

Le capitaine lui raconta alors rapidement la résistance titanesque opposée par les Belges durant quinze jours contre un ennemi cinq ou six fois supérieur en nombre, pourvu de munitions, très aguerri et obstiné, équipé d'armes excellentes, tant au niveau de l'artillerie que de l'infanterie, commandé par des chefs compétents et

soutenu sans cesse par de nouveaux renforts en hommes et en matériel de guerre.

Il rappela que la petite armée belge, exténuée, démoralisée de s'être constamment retrouvée seule alors qu'elle attendait instamment le secours des forces alliées, avait dû évacuer la place d'Anvers en se dirigeant vers Calais, où le commandement comptait la faire bénéficier du repos nécessaire afin que les hommes récupèrent et que les services puissent se réorganiser. Ils avaient déjà traversé l'Yser quand les alliés, voyant que leurs troupes ne pouvaient pas arriver à temps pour arrêter l'offensive allemande, leur demandèrent de faire demi-tour et de défendre à tout prix le passage du fleuve, durant les vingt-quatre heures qu'ils considéraient nécessaires pour accourir à leur secours avec des forces importantes.

C'était le moment terrible où les alliés semblaient flancher et céder sous la poussée formidable des Allemands, exaltés à l'idée d'une victoire rapide ; mais la multiplicité

de leurs points d'attaque, la situation compromise des lignes de défense en territoire français, empêchèrent l'envoi des renforts annoncés. La petite armée belge resta, donc, seule, durant de longs jours, soutenant les assauts continuels et furieux de l'ennemi qui tentait à tout prix de briser sa ligne afin d'exécuter ensuite le mouvement enveloppant qui devait lui donner un avantage presque décisif sur leurs adversaires. L'épreuve à laquelle les Belges étaient soumis ne pouvait pas être plus dure, surtout si l'on considère leur condition physique et leur succincte préparation militaire mais il y a, dans l'esprit bien trempé, une réserve de forces morales qui, aux moments tragiques, peut se substituer peut-être à l'avantage des forces matérielles elles-mêmes. Les Belges, le roi Albert à leur tête, étaient résolus à ne pas abandonner à l'ennemi les ultimes morceaux de la patrie, traîtreusement envahie et brûlée, et ils trouvèrent au fond de leur âme l'énergie suffisante pour devenir, malgré leur infériorité, le bastion inexpugnable sur lequel le torrent allemand alla se

briser. L'armée belge s'est couverte de gloire, révélant au monde ce qu'elle valait, et même le maréchal John French lui a rendu hommage dans ses mémoires (**N.d.T.** : intitulées « **1914** » ou dans sa 4^{ème} *dépêche* du 20 novembre 1914), alors que le *Daily Telegraph* écrivait : "*Le fait le plus émouvant de cette terrible guerre est la résistance acharnée qu'oppose à l'envahisseur l'armée belge menée par son roi, sur le dernier morceau de son territoire national. L'Histoire ne consignera jamais plus noble spectacle que celui que nous offre cette armée, après deux mois et demi de lutttes quotidiennes, de revers et de retraites devant un ennemi énormément supérieur. Rien n'a pu l'abattre et, comme au premier jour, elle reste sur ses positions, indomptable*". (**N.d.T.**)

Mais l'effort était trop considérable pour être poursuivi indéfiniment. Des troupes anglaises et françaises arrivèrent, pour soutenir les Belges, après de longs jours où ne les soutinrent que leur propre courage et l'espoir du secours des

amis. Malgré cela, les Allemands apparaissaient toujours plus forts et la ligne de Front allait être brisée lorsqu'un vieil éclusier de Nieuport (**N.d.T.**) pensa qu'il était possible d'inonder la région en rompant les digues, comme le faisaient les Hollandais d'antan et il chercha le moyen le plus efficace de mener à bien l'opération, destinée à arrêter instantanément l'avance des Allemands. Il se rendit compte que, en détruisant les jetées du grand canal de l'Yser, en plusieurs points déterminés, l'eau inonderait les zones basses où l'ennemi avait déjà aménagé tout un réseau de tranchées, n'étant contenue qu'au niveau des murs de soutènement des remblais du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, qui constitueraient une digue. L'état-major belge entérina le projet et le mit immédiatement en oeuvre. Les Allemands, surpris, virent les positions de plusieurs de leurs batteries submergées par les eaux, trop tard pour les sauver, tandis que les soldats se noyaient dans les tranchées transformées en torrents.

Nombre de ceux qui parvinrent à s'échapper tombèrent sous les balles des Belges postés sur les remblais du chemin de fer.

Cependant, même si les pertes des Allemands furent considérables, les Belges n'ont pas obtenu ce succès sans de cruels sacrifices : on estime que, lors de la bataille de l'Yser, ils ont perdu pas moins de 13.000 hommes, morts et blessés.

Pendant qu'il parlait, le capitaine L. avait conduit M. Dagimont à une vieille maison isolée qui ne parvenait à rester debout qu'à grand-peine, démantelée par les obus ; mais, malgré cela, comme elle était la seule à conserver encore des murs, elle servait de logement ou, plutôt, de *terrier* à une vingtaine d'officiers.

Pour eux, l'arrivée d'un Bruxellois apportant de l'argent mais, surtout, des lettres, fut un événement véritablement sensationnel. M. Dagimont fut l'objet d'un

accueil enthousiaste ; les lettres pour les soldats de ce secteur furent classées en un instant et chaque officier se chargea d'un paquet pour s'empresse de les distribuer parmi ses soldats, non sans supplier au préalable le messenger d'attendre leur retour car, eux aussi, souhaitaient écrire à leurs familles.

- *C'est pour cela que je suis venu – rassura M. Dagimont –. Je ne m'en irai pas sans la correspondance de tous ceux qui voudront communiquer avec ceux qu'ils ont laissés en Belgique. Une grande inquiétude règne dans le pays et il faut apporter des nouvelles réconfortantes aux malheureuses femmes, aux pauvres vieillards ...*

Deux heures plus tard, M. Dagimont avait en sa possession un paquet de lettres aussi grand que celui qui venait d'être distribué et ces lettres contenaient une somme d'argent bien plus importante que celle qu'il avait apportée dans les tranchées. Sur le Front, l'argent est inutile ; il n'y a

rien à acheter, et les officiers, qui reçoivent une double solde, ne savent pas quoi faire de cette *fortune*. En revanche, ce qui leur fait le plus défaut, c'est le linge propre, les vivres, et ils se trouvent dans la situation de l'Arabe, possédant un sac de perles et perdu dans le désert, qui les aurait volontiers échangées contre une poignée de dattes.

M. Dagimont s'apprêtait à partir à la recherche d'un hôpital de campagne, où devaient se trouver deux médecins membres de sa famille (**N.d.T.** : contradiction par rapport à « *n'ayant pas de parents dans l'armée* », dans la première partie du récit), quand il constata avec surprise que les officiers tenaient dans un coin un mystérieux conciliabule, suivi par une sorte de vote qui se révéla unanime, et il vit que l'un d'eux sortait pour revenir un instant plus tard, portant dans une main une bouteille de champagne et dans l'autre un immense verre à bière.

C'était l'unique bouteille de vin qui existait dans les tranchées, conservée jalousement pour réconforter, le cas échéant, un blessé grave ou pour fêter quelque grande victoire à venir ; mais on avait décidé, par acclamation, d'honorer le noble facteur du petit soldat belge. Excessif, dira-t-on. Dans ces circonstances, l'acte était émouvant et le vieil homme, ému, tenta vainement de refuser le cadeau. Non seulement le bouchon de champagne sauta mais les officiers voulurent l'obliger à le boire seul. A grand-peine, M. Dagimont parvint à les faire trinquer avec lui pour la libération et le triomphe de la patrie.

Il finit par s'en aller, accompagné un bon bout de chemin par les combattants, qui voyaient en lui l'incarnation de la famille lointaine, avec qui la séparation serait peut-être éternelle. Et lorsqu'ils se quittèrent, quelques-uns avaient les yeux embués.

Monsieur Dagimont était inquiet en se mettant en route pour hôpital de campagne où devaient se trouver ses

parents, dont il ignorait le sort, car personne n'avait pu lui fournir des informations à leur sujet et car, à Bruxelles, on croyait qu'ils avaient succombé, comme tant d'autres médecins et infirmiers morts au service très dangereux de l'hôpital de campagne de première ligne.

A grands pas, il s'enfonça sur le champ de bataille, apparemment solitaire et abandonné, car les combattants étaient terrés dans leurs profondes tranchées. L'inondation s'étendait au loin et, sur l'eau couverte d'une couche de glace, se reflétait vaguement le ciel couleur de cendre, d'une tristesse infinie.

Etant donné qu'on lui avait donné minutieusement et de façon précise les indications nécessaires pour rejoindre l'hôpital de campagne sans s'égarer, au terme d'une marche assez pénible sur la couche de neige qui couvrait le sol, il trouva la chaumière où était installé le poste de premiers soins. Là, il eut la douce joie de trouver sains et saufs ses deux parents qui, peu expansifs en circonstances

normales, lui sautèrent cette fois au cou avec une effusion juvénile. Ils vivaient dans une pièce humide et sans meubles, en compagnie de quatre médecins et de cinq brancardiers, trois d'entre eux étant des prêtres. Cela faisait quarante jours qu'ils étaient sur le Front (**N.d.T.** : la bataille de l'Yser a commencé le 16 octobre 1914) et trois semaines que la zone inondée les séparait des armées allemandes, les condamnant à une passivité mortelle. Cette longue inaction, dans l'expectative d'événements tragiques, possibles à tout moment mais constamment différés, les avait énervés et déprimés bien davantage que la lutte acharnée et sanglante des semaines précédentes. Tant qu'ils combattaient, ils nourrissaient l'espoir de la victoire ou ne fût-ce que de l'offensive espérée ; à présent, avec la paralysie complète des opérations, l'avenir leur apparaissait d'une uniformité indéfinie, aussi accablante qu'une interminable nuit de cloître. Et tous de se demander :

- *Que peut-il bien se passer pour le moment ?*

Toujours est-il que, soit par négligence, soit en raison d'un surcroît de travail ou pour des considérations d'ordre militaire, on les laissait complètement sans nouvelles, sans le moindre écho du reste du monde, qui commençait à ne plus exister pour eux que comme quelque chose de mystérieux et de lointain, presque mystique ... Et, dans un aussi pénible isolement, ils se sentaient liés à la région inondée, muette et triste comme un cimetière oublié.

- *Dire que nous sommes presque à la frontière de notre pays – s'exclamaient-ils –, et que nous ne pouvons pas nous lancer sur cette ligne d'Allemands qui semblent nous surveiller pour que leurs compagnons puissent, impunément, continuer à piller, dévaster, rendre exsangue la pauvre Belgique !*

Et ensuite, réagissant, ils ajoutaient :

- *Mais nous ne devons pas trop nous apitoyer. Nous avons au moins ce refuge, ce toit et ces quatre murs*

qui nous protègent des intempéries. Nous vivons les uns sur les autres mais comme des princes si l'on nous compare avec nos pauvres petits soldats incrustés dans la boue gelée des tranchées. Allez les voir et vous n'oulierez jamais un tel spectacle.

Accompagné par un des médecins, M. Dagimont se dirigea vers les tranchées les plus proches. Il gelait. La mince couche de neige, qui couvrait les champs, durcissait sous la brise, cinglante comme un coup de fouet, et la couche de glace de l'inondation devenait toujours plus épaisse. M. Dagimont put distinguer avec des jumelles, là-bas au loin, les terre-pleins édifiés par les Allemands pour abriter leurs batteries. De ce côté de l'eau gelée on voyait de longues bandes de terre couverte de neige, un peu plus élevées que le terrain immédiat. C'étaient les tranchées. Près d'elles, invisibles, se trouvaient les abris souterrains, unique habitation des combattants belges, convertis en troglodytes.

Le médecin le fit entrer dans une de ces cavernes improvisées, où les jeunes soldats passaient la plus triste et la plus monotone des vies, les uniformes déchirés et couverts d'une si épaisse couche de boue qu'ils ressemblaient plus à des tas d'argile, prêts pour modeler une statue, qu'à des hommes. Il trouva les uns étendus sur des bottes de paille, les autres jouant silencieusement aux cartes. On peut dire qu'ils ne remarquèrent pas la présence du visiteur étranger. Ils étaient distraits, comme absents. On aurait dit que la vie mentale s'était arrêtée chez eux et ils étaient à peine un peu plus que de simples automates.

M. Dagimont s'approcha pour leur parler, faire en sorte qu'ils racontent leurs faits d'armes, leur demander des informations concernant leurs camarades dont il avait noté le nom afin de pouvoir en communiquer des nouvelles à leurs familles. Quelques-uns sortirent à moitié de leur torpeur et lui répondirent brièvement, par monosyllabes, sans parvenir à développer une idée ni à fixer une image.

Leurs réponses lui firent néanmoins comprendre la cause de leur attitude. Les sanglants et incessants combats, suivis par l'inertie forcée de longues semaines, leur avaient ébranlé les nerfs avec une telle violence qu'il leur répugnait et que cela les affligeait de se souvenir de ce passé immédiat, terrible comme un cauchemar. Ils avaient instinctivement résolu de ne plus regarder en arrière et de ne penser qu'à l'avenir, considérant que l'évocation des événements antérieurs et la vision des événements futurs seraient autant d'autres causes d'énervement et propices à développer la faiblesse qui rendraient plus difficile l'accomplissement de leur devoir jusqu'à la fin. Fils de bonne famille, ils conservaient en grande partie intacts les sentiments domestiques, la simple croyance en une morale humanitaire. Tuer un homme continuait à être pour eux un assassinat ; la réquisition opérée par la force et sans payer, un vol. Et ni la gloire d'un roi, ni même la grandeur de la patrie ne pouvaient changer le caractère délictueux de

ces actes. Mais, en se voyant obligés de se défendre contre l'injuste agression et de défendre la terre sur laquelle ils étaient nés, ils le faisaient avec un véritable courage, avec un enthousiasme indigné, regrettant qu'existassent encore des nations assez barbares pour recourir hardiment à leur force brutale et l'utiliser dans des entreprises de simple brigandage. Etant donné qu'ils continuaient à posséder toutes les sensibilités développées par les habitudes de leur milieu social, ils ne pouvaient agir à l'encontre de leurs idées les plus chères, sinon en leur substituant la conscience d'un impérieux devoir, d'un inéluctable sacrifice. Et le citoyen belge, aimant la paix à laquelle il croyait, a pu néanmoins s'adapter sans défaillances aux cruelles exigences de la guerre, il s'est improvisé combattant expert, téméraire et tenace et, ce qui était encore plus difficile, a oublié les délices d'une vie d'abondance, amène et confortable, pour se soumettre indéfectiblement aux plus grandes privations.

Ces jeunes qui, quelques semaines plus tôt, se promenaient insouciantes et joyeux sur les boulevards de Bruxelles, toujours disposés au plaisir, étaient capables de s'enfouir dans la boue des tranchées, de supporter les intempéries d'un hiver cruel, sans vêtements, souvent sans vivres, et ils se voyaient réduits à une terrible extrémité : boire l'eau des fossés, mélangée au sang de leurs camarades blessés et sur laquelle avaient, peu avant, flotté les cadavres de leurs camarades morts ...

M. Dagimont dut, donc, renoncer à converser avec eux et il partit se promener le long des tranchées, après leur avoir adressé un cordial salut, auquel ils répondirent par un mot, sans interrompre leurs jeux.

Le froid désagréable contribua à ce qu'il ne tarde pas à regagner l'abri réservé aux médecins et brancardiers. L'atmosphère de la pièce était devenue quasi irrespirable, saturée par une pénétrante odeur de graisse rance et chaude. C'était le docteur M., chirurgien très connu à

Bruxelles qui, en l'honneur de l'hôte, préparait le plat des grandes occasions : les pommes de terre frites.

Les gamelles disposées, tous les hommes présents s'assirent à la table, prêts à faire honneur au banquet, qui se composait d'excellente viande en conserve, cédée par l'armée anglaise, et des susdites pommes de terre frites que tout le monde dévora avec enthousiasme, à l'exception de M. Dagimont qui, pas accoutumé à de telles *bombances*, escamota sa ration et les glissa dans ses poches qui ne tardèrent pas à dégouliner de graisse fétide. C'était, malgré tout, préférable que les manger ... Le festin se clôtura par une tasse fumante d'une décoction de café, faite à partir de l'eau sale de l'inondation.

La meilleure était que l'abri avait été soudainement envahi par les soldats, attirés par l'odeur de friture qui parvenait en ondes denses jusqu'aux tranchées et était un irrésistible parfum pour eux, clients difficiles à contenter, peu avant, du *Filet de Sole*, de la *Faille Déchirée*, de la

Taverne Royale (N.d.T.), d'autres temples gastronomiques bruxellois non moins sybaritiques. Les petits soldats se bousculaient pour obtenir une poignée d'abominables patates et, comme la clientèle inattendue était nombreuse, le cuisinier-chirurgien les retirait de la casserole encore à moitié crues, ce dont ces vaillants se souciaient peu, car ils sortaient en les dévorant au risque de se brûler la langue, pour aller s'enterrer à nouveau dans leurs cavernes de troglodytes.

M. Dagimont avait continué la distribution des lettres, commencée le matin, mais il la termina trop tard pour regagner l'un des villages proches où il y avait encore des civils ; tous étaient trop éloignés et la nuit, qui avançait à grands pas et menaçait d'être ténébreuse et glaciale, risquait de le surprendre sur le chemin.

Il accepta, donc, avec reconnaissance, l'hospitalité qu'on lui offrait au refuge, bientôt envahi par les ténèbres. Sans autre lumière qu'une mauvaise chandelle, occultée de

trois côtés pour que sa pâle clarté ne fût pas vue de l'extérieur ; la conversation ne dura pas longtemps et les dix ou douze hommes qui occupaient l'étroite pièce s'étendirent sur le sol, coude à coude, enveloppés dans leurs couvertures, et ils ne tardèrent pas à s'endormir comme des souches. M. Dagimont s'empaqueta comme il put dans son manteau de voyage, utilisa la valise comme oreiller et tenta de faire la même chose que ses compagnons. Impossible. Le vent glacé, qui soufflait avec violence, pénétrait par tous les interstices et l'engourdissait littéralement ...

Vers minuit, le canon le fit sursauter et, immédiatement après, il commença à entendre le sifflement de obus qui passaient au-dessus du refuge. Des tranchées belges partit alors un feu nourri.

- *Qu'est-ce que c'est ?* – demanda M. Dagimont effrayé à un de ses voisins.

Ce dernier, très calme, se borna à lui répondre :

- *Bah ! Ce n'est rien.*

Les autres ne semblaient pas davantage inquiets. Un ou deux seulement se retournèrent sur leur lit de terre et continuèrent à dormir.

- *Comment, ce n'est rien ! – s'exclama Monsieur Dagimont –. Je suis sûr qu'ils nous attaquent.*
- *Non, non ! – répliqua l'autre –. Probablement les Allemands essaient-ils d'abattre le clocher du village voisin. Ils l'ont déjà tenté, à plusieurs reprises, sans jamais le toucher.*
- *Mais les nôtres ripostent avec leurs fusils. Cela signifie que les Allemands approchent ...*
- *Non, monsieur. Ils tirent uniquement pour indiquer à l'ennemi qu'ils montent la garde. Les lignes allemandes sont trop éloignées pour la portée des fusils.*

Et il se remit à dormir placidement, pendant que les obus continuaient à passer au-dessus de sa tête, en déchirant l'air avec un sifflement sinistre. M. Dagimont se

mit à les compter : un ... deux ... Les projectiles passaient à intervalles réguliers. Trois ... quatre ... cinq ... Une pâle lueur filtrait à travers les rainures : la lune s'était montrée entre les nuages comme pour favoriser le tir des artilleurs ... Trente ... trente-et-un ... et M. Dagimont, éreinté, s'endormi à son tour.

Le lendemain matin, il passa à côté du clocher du village, qui était toujours debout.

- *Tu vois bien !* – lui dit un de ses parents, qui l'accompagnait jusqu'à la route –. *Ces fameux professionnels de la destruction ne sont pas infailibles. Jusqu'à aujourd'hui, ils ont tiré sur ce clocher plus de mille projectiles. Mais la cible est intacte ...*

* * *

Cinq jours plus tard, M. Dagimont était de retour à Bruxelles, comme un rayon de soleil pour beaucoup de foyers, riches et pauvres.

Il avait aussi des nouvelles douloureuses, des listes de

de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille et dans le borbier des tranchées. Mais il les garda pour lui en se disant :

- Les mères, les épouses, les fiancées ne le sauront jamais trop tard. L'irréparable est accompli ... Laissons-leur un peu d'espoir.

M. Dagimont, heureux du bonheur qu'il apportait à tant de gens depuis les sanglantes tranchées, répéta plusieurs fois son exploit philanthropique. Mais, comme le sévère étai allemand se resserrait toujours davantage, son épouse le supplia de renoncer à sa mission volontaire, tellement dangereuse.

- C'est bon ! – répondit le vieil homme –. J'irai encore une fois, parce que je me suis engagé à le faire, mais je te promets que ce sera la dernière et que, aussitôt après, je resterai tranquillement à la maison.

Il avait toujours changé d'itinéraire, pour ne pas éveiller les soupçons et, lors de ce voyage-là, il se proposait

de passer par Liège et Maastricht. Une nuit, conduit par un jeune guide, il se trouvait à 150 mètres de la frontière et escomptait déjà un nouveau succès, quand un cri guttural le glaça :

- *Wer da ?* (**N.d.T.** : *Qui va là ?*)

Le guide se jeta à plat ventre et, se mettant à ramper comme un serpent, se perdit entre les bruyères. M. Dagimont, qui n'avait plus la souplesse de sa jeunesse, ne put pas l'imiter. La sentinelle allemande s'empara de lui et le conduisit au corps de garde le plus proche, où on lui réclama ses papiers. Il ne les avait pas. Par chance, le guide s'était échappé avec la compromettante valise bourrée de correspondance. Le lendemain, à Liège, le conseil de guerre allemand condamna M. Dagimont à trois mois et un jour de prison pour avoir voulu passer la frontière sans passeport. S'ils avaient trouvé les lettres, il aurait été envoyé dans une forteresse en Allemagne, pour délit de trahison (**N.d.T.**).

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *Monsieur Dagimont. Correo del soldadito belga* » (1-6) , in LA NACION ; 14-19/07/1915.

Note de l'auteur :

En avril (1915) on fêta sur le Front l'enrôlement du 100.000^{ème} volontaire belge.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

* « (...) *bon nombre de soldats belges sont séparés de leur famille demeurée en Belgique occupée. Contrairement aux poilus français, ils ne peuvent pas revoir leur famille lors de leurs permissions. La correspondance est donc pour la plupart des soldats belges le seul lien avec leurs proches. Cependant, afin d'affaiblir le moral des troupes, l'ennemi interdit toute communication entre les civils en territoire occupé et les*

*soldats belges. Des organisations clandestines – le **Mot du soldat** et le **Bureau de la Correspondance belge** – se créent et aident à l’acheminement des lettres via les Pays-Bas, l’Angleterre ou la France. Nombreux sont ceux qui paieront de leur vie ces actions de résistance. » in « **La vie quotidienne sur le front belge. Carnet de Jean d'Otreppe** » par Ginette Letawe :*

<http://www.provincedeliege.be/sites/default/files/media/524/EPL%20-%20Dossier%2014-18%20-%2011%20-%20La%20vie%20quotidienne%20sur%20le%20front%20belge.pdf>.

« (...) il est vrai que les réfugiés belges sans ressources étaient aidés et hébergés immédiatement » et « D’après nos informations, c’était le cas, le pays étant parsemé de camps de réfugiés, à part l’une ou l’autre malheureuse exception. » Voir, e. a. :

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (26-28)* » ; in LA NACION ; 28-30/12/1914.

<http://www.idesetautres.be/upload/19141022-1102%20PAYRO%20EN%20HOLANDA%20FR.pdf>

Mines (flottantes ou autres), voir site de :

http://thierry.vareilles.pagesperso-orange.fr/subject_2.html

Carte Vlissingen – Folkestone provenant de :

<http://ports.com/sea-route/port-of-vlissingen-flushing,netherlands/folkestone-harbour,united-kingdom/>

"*Pelopidas* (...) *s'adressant aux réfugiés thébains* " :
Plutarque, *Vies des hommes illustres*, V, 7, VII) ;
Traduction française : D. RICARD

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/pelopidas.htm>

Carte Folkestone – Calais provenant de :

http://fr.directferries.be/calais_folkestone_eurotunnel.htm

« (...) un surprenant article du **Times**, paru dans les premiers mois de l'ostracisme, déclarait que personne en Angleterre ne devait se plaindre, même si les Belges commettaient des abus, tant on leur devait ». Date identifiée grâce à Pierre PURSEIGLE : “*The exile and resettlement of refugees from the Western Front, 1914-1918*” ; University of Birmingham ; 2008, (13 pages). In Max Weber Programme “*Globalisation and Inequalities : reflections on the Development of a Divided World*”; San Domenico di Fiesole (Villa la Fonte), 11/12/13 June 2008

<http://www.eui.eu/Documents/MWP/ProgramActivities/Purseigle.pdf>

John FRENCH a écrit des mémoires intitulées **1914** :

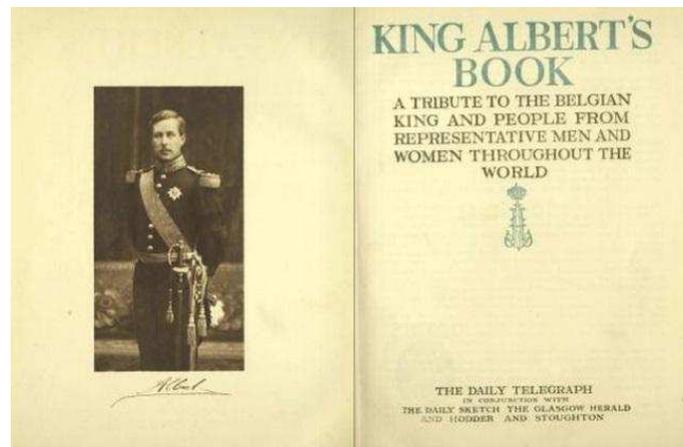
<http://www.gutenberg.org/files/24538/24538-h/24538-h.htm>

The fourth Despatch (of 20 November 1914 "*First Ypres*") of Field Marshal Sir John French, Commander in Chief of the British Armies in France and Flanders was printed in the Second Supplement to the *London Gazette* of 27 November 1914 :

http://www.1914-1918.net/french_fourth_despatch.html

Le **Daily Telegraph** annonce le 19 novembre 1914 (page 8), « *the publication of King Albert's Book, a tribute to Belgium and in aid of the appeal fund* ».

http://i.telegraph.co.uk/multimedia/archive/03098/Telegraph1914_1911_3098379a.pdf



King Albert's Book by *The Daily Telegraph* (in conjunction with *The Daily Sketch* & *The Glasgow Herald*) : A Tribute to the Belgian King and People from Representative men and women throughout the world ; London; Hodder and Stoughton ; 1914, 188 pages + 28 illustrations. “This book is sold for the benefit of *The Daily Telegraph Belgian Fund*”.

<https://archive.org/details/kingalbert00teleuoft>

Nous allons extraire de ce livre des textes (notamment de lauréats du Prix Nobel de Littérature), qui constituent autant d’hommages à la résistance des Belges. Nous avons publié, d’une part, la liste des contributeurs :

<http://idesetautres.be/upload/KINGs%20ALBERT%20BOOK%201914%20CONTRIBUTORS.zip>

Nous avons, d’autre part, publié isolément les 27 illustrations hors textes :

<http://idesetautres.be/upload/KINGs%20ALBERT%20BOOK%201914%20ILLUSTRATIONS.zip>

« (...) un vieil éclusier de Nieuport pensa qu'il était possible d'inonder la région en rompant les digues ». Voir :

PYLYSER, Hendrik ; « (Karel COGGE) *Een dijkwachter met een gouden idee* » in *De Oorlogskranten*, deel 5 (“Oktober 1914 : Duitse opmars gestuit. Belgen zetten Ijzervallei onder water”) ; CEGESOMA.

Leur site est également très intéressant :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

« (...) clients difficiles à contenter, peu avant, du *Filet de Sole*, de la *Faille Déchirée*, de la *Taverne Royale*, d'autres temples gastronomiques bruxellois non moins sybaritiques »

La *Faille Déchirée* :

in Food & History, vol. 7, n° 2 (2009), pp. 45–68
Peter Scholliers (Vrije Universiteit Brussel, Belgium) ; *The*

Diffusion of the Restaurant Culture in Europe in the Nineteenth Century: The Brussels Connection

[https://www.academia.edu/9753979/Diffusion of the restaurant culture in Europe in the 19th and 20th centuries the Brussels connection](https://www.academia.edu/9753979/Diffusion_of_the_restaurant_culture_in_Europe_in_the_19th_and_20th_centuries_the_Brussels_connection)

Le *Filet de Sole* : dans le quartier des Halles. Voir : J. H. DUBOIS, « *Le milieu villageois* »

[http://www.finnevaux.be/histoire/9 le milieux villageois.pdf](http://www.finnevaux.be/histoire/9_le_milieux_villageois.pdf)

La *Taverne Royale* : dans les Galeries Saint-Hubert. Voir : Jessica HENIN ; « *Cafés littéraires et création : une part de la vie artistique bruxelloise aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles* » ; Louvain-la-Neuve ; juin 2007.

[http://bruges-la-morte.net/wp-content/uploads/J_Henin Cafes litteraires et creation.pdf](http://bruges-la-morte.net/wp-content/uploads/J_Henin_Cafes_litteraires_et_creation.pdf)

« (...) le conseil de guerre allemand condamna M. Dagimont à trois mois et un jour de prison pour avoir voulu passer la frontière sans passeport ». Voir :

« *Un arrêté du gouverneur (von Bissing), en date du 25 juin 1915, dit :*

*Les actions et les omissions défendues par l'arrêté du 13 octobre 1914 et l'avis du 4 novembre 1914, concernant la censure des imprimés, récitations, etc., et par l'avis du 15 décembre 1914 **concernant le transport de lettres, écrits, etc., sont passibles d'une peine d'emprisonnement de un jour à trois ans et d'une amende de 3.000 marks au plus ou d'une de ces deux peines à l'exclusion de l'autre, à moins que d'autres lois ou arrêtés ne prescrivent une peine plus élevée.** »*

MASSART Jean ; *La Presse clandestine dans la Belgique occupée* ; Paris-Nancy ; Berger-Levrault ; 1917.

Sources des illustrations historiques :

"*Pelopidas* (à droite) et *Epaminondas* (à gauche)" de Liliane & Fred FUNCKEN, in *L'Histoire du Monde* (textes de Jean SCHOONJANS) ; Bruxelles ; Editions du Lombard ; Tome I, page 41.

Voir « *Résultats dans les photos* » (en bas de l'écran du site), après avoir cherché « FUNCKEN », en suivant le lien :

<http://www.idesetautres.be/?p=divers&mod=recherche&origine=ides>

Ne manquez pas non plus leurs récits biographiques en BD (de 4 planches) – dont le scénariste fut souvent Yves DUVAL (1934-2009) –, publiés dans l'hebdomadaire « TINTIN », dont nous avons également proposé un échantillonnage sur notre site www.idesetautres.be, les mettant notamment en rapport avec des figurines ...

"Baudouin Bras de Fer et Giselbert" de Léon-Jean. HUENS, in *Nos gloires* (textes de Jean SCHOONJANS) ; (Bruxelles) ; sans éditeur ; Tome I, page 37.

Voir « *Résultats dans les photos* » (en bas de l'écran du site), après avoir cherché « HUENS », en suivant le lien :

<http://www.idesetautres.be/?p=divers&mod=recherche&origine=ides> **OU**

[http://www.idesetautres.be/upload/65%20BOUDEWIJN%20MET%20DE%20IJZEREN%20ARM%20EN%20GISELBERT%20\(GLORIE%20VAN%20ONS%20LAND%201\).pdf](http://www.idesetautres.be/upload/65%20BOUDEWIJN%20MET%20DE%20IJZEREN%20ARM%20EN%20GISELBERT%20(GLORIE%20VAN%20ONS%20LAND%201).pdf) **OU**

<http://www.idesetautres.be/upload/HUENS%20NOS%20GLOIRES%201-2.zip>

En cherchant « SCHOONJANS » (auteur de textes historiques), vous allez trouver plus de 300 (trois cents) pages (en français : *Histoire du Monde* ; ET en néerlandais : *Geschiedenis van de Wereld*) enrichie chacune de 5 (cinq) illustrations de Liliane & Fred FUNCKEN, en suivant le lien (« *Résultats dans les téléchargements* ») :

<http://www.idesetautres.be/?p=divers&mod=recherche&origine=ides> **OU**

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20SCHOONJANS.pdf>

Si vous aimez l'Histoire et que vous ne connaissez pas ces *chefs-d'œuvre*, découvrez-les d'urgence !